

T1 Cicéron, *fin.* I, 29-32,37-39 (avec des omissions)

[Torquatus, porte-parole épicurien] Nous recherchons ce qu'est le bien suprême et ultime, qui, de l'avis de tous les philosophes, doit être tel qu'il soit la fin en vue de laquelle tout est ordonné comme moyen, mais qui ne soit lui-même ordonné comme moyen à rien. Épicure le place dans le plaisir, qu'il estime être le plus grand des biens, la douleur étant le plus grand des maux. Voici comment il entreprend d'exposer sa doctrine. Tout animal, dès sa naissance, recherche le plaisir et en jouit comme du plus grand des biens, alors qu'il repousse la douleur comme le plus grand des maux, et l'évite dans la mesure du possible. Et il agit ainsi quand il n'est pas encore corrompu, suivant le jugement pur et sain de la nature elle-même. En conséquence, dit Épicure, il n'y a nul besoin de prouver ou de discuter pour quelle raison le plaisir doit être recherché et la douleur évitée. Il pense que cela est perçu, exactement comme la chaleur du feu, la blancheur de la neige et la douceur du miel, dont aucune n'a besoin d'une confirmation par des arguments élaborés: il suffit de les signaler [...] Puisqu'il ne reste rien à un homme si on lui a enlevé ses sensations, il faut que ce soit la nature elle-même qui juge de ce qui est conforme ou contraire à la nature. Mais que perçoit-elle ou que juge-t-elle, si ce n'est le plaisir et la douleur, sur la base desquels elle recherche ou évite quoi que ce soit ? Certains membres de notre école, néanmoins, voudraient transmettre ces doctrines sous une forme plus subtile : déniaient qu'il soit suffisant de juger de ce qui est bon et mauvais par la sensation, ils disent que le caractère intrinsèquement désirable du plaisir et intrinsèquement indésirable de la douleur peut aussi être saisi par l'esprit et la raison. Ainsi soutiennent-ils que le fait que nous sentions que l'un est désirable et l'autre indésirable est virtuellement une préconception naturelle et innée dans notre esprit. [...] Pour que vous soyez en mesure de voir l'origine de toute l'erreur de ceux qui incriminent le plaisir et louent la douleur, je vais mettre en lumière la totalité de la question, et rapporter les mots mêmes du fameux découvreur de la vérité et pour ainsi dire, de l'architecte de la vie heureuse. Personne ne rejette, ne déteste ni ne fuit le plaisir lui-même parce qu'il est plaisir, mais parce que de grandes douleurs en résultent pour ceux qui ne savent pas comment le rechercher rationnellement. Personne non plus n'aime, ne recherche ni ne veut obtenir la douleur parce qu'elle est douleur, mais parce que parfois des circonstances se présentent qui font qu'on peut se procurer quelque grand plaisir par le moyen de la peine et de la douleur [...]. Le plaisir que nous recherchons n'est pas seulement ce qui met en branle notre nature elle-même avec quelque douceur et qui est perçu par les sens accompagné d'une certaine jouissance : nous tenons pour le plus grand plaisir ce que nous ressentons une fois que l'on a éliminé toute douleur. Car lorsque nous sommes libérés de la douleur, nous jouissons de cette libération effective et de l'absence de toute peine; mais tout ce de quoi nous jouissons est plaisir, tout comme tout ce qui nous cause de la peine est douleur. Donc, la suppression complète de la douleur a été avec raison appelée plaisir. Ainsi, quand la faim et la soif ont été supprimées par de la nourriture et de la boisson, la simple suppression de la peine amène le plaisir à sa suite. Ainsi, dans tous les cas, la suppression de la douleur produit un plaisir à sa place. En conséquence, Épicure n'a pas admis l'existence de quoi que ce soit entre le plaisir et la douleur. Ce que certains ont considéré comme intermédiaire – l'absence complète de douleur – il le considérait non seulement comme un plaisir, mais aussi comme le plaisir le plus grand. Car quiconque a conscience de la manière dont il est affecté est nécessairement en état de plaisir ou de douleur. En outre, Épicure pense que l'absence complète de douleur marque la limite du plaisir le plus grand, de sorte qu'au-delà le plaisir peut varier et se différencier, mais ne peut ni s'accroître ni s'étendre. (tr. Long & Sedley *via* Brunschwig et Pellegrin)